

N° 3875 75<sup>ME</sup> ANNÉE

PRIX DE CE NUMÉRO :

9 Juin 1917

Un Franc

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL

HEBDOMADAIRE

René BASCHET. Directeur-Gérant. — Maurice NORMAND. Rédacteur en Chef.

*Les droits de reproduction des photographies, dessins, cartes et articles publiés par L'ILLUSTRATION sont réservés pour tous pays.*



### ABONNEMENTS

payables en billets de la Banque de France, mandats, bons de poste ou chèques à l'ordre de *L'Illustration*.

FRANCE ET COLONIES	}	Un an. 48 fr.	ÉTRANGER	}	Un an. 60 fr.
		6 mois. 25 fr.			6 mois. 31 fr.
		3 mois. 13 fr.			3 mois. 16 fr.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois.

*Les demandes de renouvellement ou de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande.*

---

13, Rue Saint-Georges  
PARIS



galeries, cesser de crouper des heures et des journées au même endroit, sous la protection dérisoire des volets et des portes amenés des ruines où l'on ne parvenait qu'en rampant et sur lesquels les artilleurs boches ajustaient, à tout moment, leurs canons-revolvers et leurs pièces de 77. Joyeux de se dégourdir un peu, les tirailleurs poussent la témérité jusqu'à l'extravagance. Ils se disputent les dangereuses corvées, tant il leur paraît bon de s'évader ainsi de cette vie stagnante où ils souffrent et s'annihilent. C'est à qui ira aux vivres et au café. Ils mettent à remplir ces besognes non point de la forfanterie certes, une chose dont ils ignorent jusqu'au nom, mais une ardeur gamine et une sorte d'émulation insouciance du péril. Il y a tellement chez eux d'imprudence et de désinvolture dans les allées et venues de l'arrière que les officiers sont contraints d'en venir aux mesures énergiques : interdiction absolue de circuler, même pour le ravitaillement, sinon en pleine obscurité.

Pendant, entre le Beverdyk et l'Yser, de Saint-Georges à Dixmude, l'inondation tendue sur l'ordre du quartier général belge avait, d'une marche insensible et sûre, produit tous ses effets. Cette partie du front était devenue inviolable grâce à l'eau qui enlaidissait peu à peu les dernières batteries de l'adversaire surprises sur la rive gauche. Dès lors, l'intérêt et l'intensité des opérations refluent vers Dixmude, en particulier à l'Est et au Sud de la tête de pont. Au cimetière, les fusiliers n'ont quasiment pas une minute de repos. Sur le reste du front, on fait bonne garde certes, mais on peut souffler. Entre temps, les malins se livrent à des chasses fructueuses parmi le bétail abandonné par la fuite précipitée de ses propriétaires. Poussés par l'eau qui étendait de plus en plus sa nappe insidieuse de prairie en prairie, ce bétail s'était, comme les Allemands eux-mêmes, replié en masse des bords du canal vers les herbage moins vaseux de Beerst. Il y avait notamment un troupeau de cochons qui circulait familièrement à portée de nos lignes, rongeaient les betteraves, retournaient les jardins, se vautraient en liberté dans la boue. Vite, on prit l'habitude de varier le menu, à la fin fastidieux, de « singe » et d'endaubage et de bœuf de conserve par quelque rôti de lard et des grillades fraîches prélevées sans façon sur les truies et les verrats, les gorettes et les marcassins qui pataugaient trop près des tranchées. Marins et fétichistes d'Ouadaï appréciaient, comme il sied, ce supplément de rations que n'avait point prévu le service des subsistances. Mais les tirailleurs musulmans, fidèles aux recommandations du Prophète, se détournaient avec dégoût de toute cette chair impure. Or, au cours d'une reconnaissance nocturne, près d'un moulin démolí, un sergent blanc et quelques noirs surprisent, au coudou du canal, un groupe de pores attardés parmi des cadavres allemands qu'on n'avait pu ensevelir. Horreur ! avec des grognements de satisfaction, les poureaux dévoraient les Boches en putréfaction. Du coup, il ne fut plus question d'améliorer l'ordinaire. Encore tout émus de cette épouvantable découverte, les Européens décidèrent sans hésitation de faire comme les musulmans et de s'abstenir désormais de la viande des bêtes immondes. On pense si l'on parla de la chose à la ronde. Au milieu des blancs consternés, un tirailleur s'esclaffait. Comme on s'étonnait de cet excès d'hilarité, le brave Sénégalais, tout fier de cette victoire inattendue du Coran, expliqua : « Ah ! ti connaissais pas que cochon même chose que charognards. Quand ti vas Soudan, ti manges pas charognards. Faut pas ici manger aussi. Ti vois Mohamed y connaissait bien cochon, li ! »

Il n'y avait évidemment rien à répliquer à cette logique nègre. Et Mahomet avait raison !

D'après divers symptômes d'activité significatifs, il devint manifeste qu'une attaque allemande était prochaine. Le commandement prit ses dispositions en conséquence. Du Nord au Sud, l'ordre de bataille fut le suivant : à cheval sur la route de Beerst jusqu'au canal d'Handzaem, une forte section de fusiliers marins ; de la rive droite du canal à la voie ferrée, la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> compagnie de Sénégalais ; entre le talus du chemin de fer et la route d'Essen, face à l'Est, une compagnie belge. Puis s'échelonna en infléchissant selon la parallèle de la voie ferrée la 2<sup>e</sup> compagnie de tirailleurs prolongée par trois sections de la 1<sup>re</sup> compagnie ; enfin, une section de marins appuyée à la route de Woumen. Aux deux extrémités de ce cordon, près du cimetière et vers l'Yser, des sections de renfort de fusiliers. Le poste du commandant Brochot était installé juste à la sortie Est de Dixmude. Il avait comme réserve, à califourchon sur la chaussée, la 4<sup>e</sup> section de la 1<sup>re</sup> compagnie indigène et quelques fusiliers.

On est le 9 novembre. Durant toute la journée, sans pause, sans répit, sur la ville, sur les tranchées de l'Yser et l'emplacement présumé des réserves, l'artillerie de l'adversaire se livre à une débauche de projectiles. Le lendemain, dès le petit jour, les intentions allemandes s'affirment de manière plus précise et la fête de la mitraille reprend chez les artilleurs d'outre-Rhin avec une intensité et une prodigalité inouïes. La mort, les ailes large ouvertes, plane, en fauchant, des tranchées jusqu'à Caeskerke. L'heure du choc suprême, à n'en point douter, est près de sonner. Il pleut du fer sur la ville et à l'arrière, tandis que les rafales de 77 et de 105, percutants et fusants, pointent nos lignes. La situation ne tarde pas à être épouvantable.

Sous l'avalanche déconcertante de mitraille, les Sénégalais montrent ou affectent la plus parfaite impassibilité. Les uns pansent des camarades atteints. D'autres, de leur propre initiative, débarrassent la tranchée des matériaux et des cadavres qui commencent à l'obstruer. Pourtant, ils maugréent contre les Boches qui les obligent à une besogne sans fin. Pour éprouver le moral de leurs hommes, des chefs de section plaisaient : « As-tu ton gris-gris, Fatou ? »

Mais chez Fatou, comme chez tous, il n'y a plus à ce moment qu'une pensée : s'élaner contre l'adversaire et venger les camarades « même chose frères » qui sont déjà tombés, ça et là, déchiquetés par les obus. A tous, l'attente paraît interminable. On leur a dit : « Attention ! les Allemands vont sortir. » Mais ils ne sortent pas encore. Quand enfin ils se décident à surgir de terre à 300 mètres, il faut user d'autorité pour empêcher les tirailleurs de se précipiter à leur rencontre. « Peu à volonté ! » commandent les officiers. Et, dans le tas pressé des assaillants, une fusillade nourrie fait de larges entailles. Et chaque fois la culbute est ponctuée d'une longue acclamation des noirs.

Ce n'est là sans doute qu'un essai d'attaque, car bientôt la bande des lapins roux rentre dans ses terriers. L'action n'a pas duré trois quarts d'heure. Elle va reprendre d'ailleurs. Vers midi, un nouveau déclenchement se produit sur tout le front. Par vagues densés, en des points précis aménagés sans doute à

cet effet, l'infanterie ennemie se débusque, se multiplie, tandis que des mitrailleuses entrent en jeu. Elle pousse avec une particulière insistance contre la 3<sup>e</sup> compagnie où, depuis le matin, une rude préparation d'artillerie a mis hors de combat la moitié de l'effectif. Le capitaine Talin d'Eyzac a été tué la veille, un sous-lieutenant qui a pris le commandement est atteint, au début de l'assaut, et doit être transporté à l'arrière. Le lieutenant Charbonnel, incomplètement guéri d'une blessure reçue près de Reims, veut se porter à la tête de sa compagnie provisoirement commandée par un adjudant. Il arrive en pleine action, et, avant d'avoir pu aborder ses hommes, il disparaît dans la tourmente. Une lutte désespérée et un corps à corps éperdu se livrent en cet endroit. Mais toutes les prouesses des braves Soudanais sont inutiles. La fatalité, dirait-on, se met de la partie.

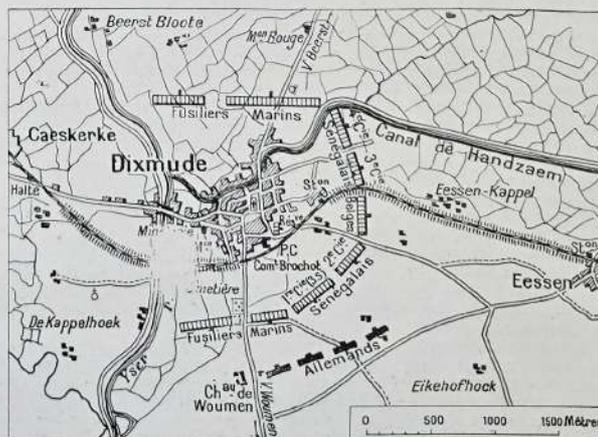
Sans doute, malgré le terrain qui se prête à l'infiltration par petits paquets, les débris de la 3<sup>e</sup> compagnie parviendraient-ils à contenir l'ennemi qui tente de les déborder. Hélas ! à ce moment, à leur droite, se produit un inexplicable fléchissement, bientôt suivi d'une vraie débandade. Alors c'est le désastre et le carnage. Les tirailleurs, bousculés, roulés, enveloppés, sont submergés par la vague irrésistible des assaillants. Ils vendent chèrement leur vie, à coups terribles. Que peut cependant cette poignée de héros contre le nombre ? Un à un, ils succombent. A midi, il ne reste là que quelques hommes qui, ayant réussi à se défilier dans les fossés pleins d'eau à la limite des prairies, vont se joindre à la 4<sup>e</sup> compagnie et renouveler des actes de bravoure surhumains.

Celle-là aussi a été fortement éprouvée. Soutenue par une section de mitrailleuses, elle avait d'abord repoussé vigoureusement une première attaque. Et brusquement, à l'heure où l'élan de l'ennemi semble brisé, elle se trouve encerclée par les Allemands qui la fusillent à dos d'une série de constructions où ils ont pris pied à l'insu de tout le monde. Les mitrailleuses repérées sont bouleversées et le capitaine Silvani, qui cherche à sauver la situation, est tué net d'une balle au front. L'attaque, là aussi, dégénère en luttes particulières et là également la mêlée devient un chaos gigantesque. Là aussi l'héroïsme est vain. Ceux des tirailleurs qui survivent à la tuerie, on les retrouvera le soir, hirsutes, horribles, mutilés, fous de rage et de désespoir, luttant pied à pied derrière les barricades improvisées dans la ville.

Toutefois, dans le secteur Sud, les Sénégalais résistent furieusement. Ils font du bon ouvrage et leur figure se détend à voir l'hécatombe qui s'entasse, sous leur tir meurtrier, devant leurs retranchements. Une inquiétude néanmoins les angoisse : les munitions baissent ; de la réserve aucun secours n'arrive. La déveine encore une fois joue son rôle. Voici qu'un agent de liaison apporte de la 2<sup>e</sup> compagnie une nouvelle doublement fâcheuse : le capitaine Mercier est tué ; la ligne belge est quasiment sans défenseurs. Que faut-il faire ? La minute est critique. Le sous-lieutenant Paturon, qui a pris l'initiative de cette communication, reçoit ordre d'appuyer à sa gauche pour combler l'éclaircie signalée. La 1<sup>re</sup> compagnie et les fusiliers, afin de réparer la brèche, vont essayer un glissement analogue. Opération risquée assurément, puisque les effectifs sont déjà tellement restreints, mais opération urgente estime-t-on. Trop tard ! La 2<sup>e</sup> compagnie, en prononçant son mouvement d'extension, se rend compte que la tranchée belge est déjà occupée par l'ennemi. Alors, le mince cordon de défense craque et cède de plusieurs côtés à la fois. Le lourd bélier teuton redouble la vigueur de ses poussées. La réserve peut encore sauver sans doute la partie compromise. Mais les agents dépêchés au commandant Brochot ne reviennent pas. On ne les reverra plus. Quand ils parvinrent au poste de commandement, les hommes y étaient déjà aux prises avec l'ennemi. Eux succombèrent, en pleine confusion.

Témoins du reuil des Belges, un capitaine de frégate avec ses fusiliers et le commandant Brochot avec sa section, entraînent la réserve dans l'espoir d'arrêter l'irruption. Les deux officiers ne vont pas loin. Visés à bout portant, on les voit s'affaïsser l'un et l'autre presque au même instant. L'adjudant du commandant, le capitaine Jérusalem, lui, était déjà tombé sur le parapet de son poste, mortellement frappé avant d'avoir pu donner un ordre. Alors, privés de chefs, désarmés, déçimés, obstacle dérisoire à la marée montante des assaillants, tirailleurs et fusiliers sont culbutés, emportés par l'afflux des arrivants qui piétinent leurs cadavres aux portes de la ville morte dont ils veulent malgré tout interdire l'accès.

Au Sud, toutefois, la 2<sup>e</sup> et la 1<sup>re</sup> compagnie des Sénégalais subissent, déçuplant leurs inlassables énergies, assaut sur assaut. On ne sait rien de ce



Positions occupées, autour de Dixmude, par les troupes qui coopèrent à sa défense, du 7 octobre au 10 novembre 1914.

qui se passe dans le voisinage immédiat; on est seulement un peu anxieux à cause du retard des réserves et de la provision de cartouches qui touche à sa fin. D'autre part une progression de l'adversaire, que les fusiliers marins signalent par les fossés parallèles à la route de Woumen, provoque une compréhensible émotion. On n'abandonne pas néanmoins l'espoir de vaincre. Le tir est dirigé du côté menaçant et l'on y utilise les dernières munitions. Puis, sur les blessés qui ne peuvent plus combattre, sur les morts épars, on fait la récolte. Après, on foncera sur l'Allemand, à la baïonnette. Soudain la ruée de l'adversaire s'apaise autour des nôtres. Les Boches se sont aplatis à peu de distance dans les champs de betteraves. Va-t-on pouvoir respirer? Non. L'ennemi veut réduire les sublimes réfractaires. Sur l'ilôt de résistance que forment les sections du Sud, l'artillerie allemande, de face, d'enfilade, de revers, braque ses lourds obusiers, comblant les tranchées de projectiles de tous calibres, de terre envolée et de débris humains. Entre temps, l'infanterie adverse est parvenue au cimetière d'où elle refoule les marins. Pour comble de surprise, entre deux éclatements de mitraille, on perçoit maintenant très nettement une vive fusillade à l'arrière. La situation apparaît dans tout son tragique. Et bientôt débouche de Dixmude même, dans notre direction, des groupes d'Allemands qui prennent position près de la voie ferrée. Ils attendent évidemment que leurs batteries, modérant le feu, leur permettent d'approcher. La canonnade cesse. Nous sommes coupés. Il faut alors faire face devant, faire face derrière, alterner le sens des tirs, afin de donner l'illusion de la force et du nombre. Plus de secours à espérer, plus de munitions, plus rien qu'un indomptable courage. Les Sénégalais sont merveilleux de bravoure. Au fort de l'action combinée du canon, des mitrailleuses et de la fusillade, on voit un rude sergent indigène morigéner un de ses cadets qui ne peut s'empêcher, de temps à autre, de « saluer » balles et shrapnels au passage :

— T'as pas fini faire silhouette, paraissant et disparaissant? De quoi ti as peur? Si c'est la balle, ton tête il est gris comme la terre, personne là-bas y a voir toi. Si c'est canon, t'en fous, y a trouver ti aussi bien dans le trou. » A peine a-t-il achevé cette fièvre leçon de maintien, qu'un éclat lui fracasse la mâchoire.

Et l'encerclément s'accomplit autour des tranchées. Sur ces entrefaites, les marins reçoivent l'ordre de se replier à l'abri du talus du chemin de fer; les deux compagnies de Sénégalais, qui ont perdu plus des deux tiers des leurs, suivent le mouvement. Elles peuvent ainsi éviter le coup de filet qui se prépare.

Lorsque le reliquat de tirailleurs valides parvient au moulin du Sud de la ville, l'âpreté du combat s'est déplacée au Nord et à l'Ouest. En avant donc pour se frayer un chemin! Mais au carrefour des routes, une pièce d'artillerie est installée. Les premiers qui tentent de s'aventurer sur la chaussée sont balayés comme des feuilles par un vent d'automne. Pas d'issue possible entre le remblai de la voie ferrée et la lisière de la ville. La prairie qui s'étend là est une zone dénuée que le feu et la mort, de toutes directions, ravagent. Il n'y a plus qu'à rester sur place l'arme au pied. C'est ce qu'on fait. A quelques mètres de là, dans les lugubres ruines de Dixmude, l'ennemi grouille. Des fusiliers, des Sénégalais, des Belges, en groupes isolés, s'obstinent à barrer son avance. On se massacre de rue en rue, de barricade en barricade. Chaque tournant, chaque pan de muraille subit un siège. 40.000 Allemands se démenent sur le cadavre pantelant de la ville et sur les corps meurtris de ses derniers défenseurs, Africains et Européens confondus, marins et tirailleurs unis dans le suprême sacrifice.

L'obscurité enfin venue, Sénégalais et fusiliers marins sont résolus, coûte que coûte, plutôt que de courir le risque d'être faits prisonniers, à hasarder la périlleuse traversée de la ville jusqu'à l'Yser. Hardiment, ils entrent dans la mêlée hurlante et le chaos. A coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de poings, les tirailleurs mordant à belles dents, jalonnant de morts leur pénible chemin dans les décombres, ils parviennent au Haut-Pont. Comme l'a dit N'Drop si expressivement, plus de pont. L'amiral Ronarc'h l'a fait sauter et la minoterie proche que les obus ont épargnée est en feu. Elle illumine sinistrement l'horizon ruiné, comme une torche immense qui veillerait l'agonie de Dixmude et les morts fameux tombés pour sa défense. Ils sont nombreux, les morts, car aucun homme valide n'a voulu servir au triomphe de l'ennemi.

« Lorsque nous atteignîmes le fleuve, raconte un témoin, un Sénégalais se trouvait avec des fusiliers marins, à l'abri de la berge, attendant qu'une passerelle fût établie pour regagner la rive opposée. La minoterie brûlait près de là et le reflet de l'incendie permettait de voir que le tirailleur était horriblement défiguré: le maxillaire pendant retenu par un lambeau de chair, la langue percée. Je regardais cet homme, me demandant comment il tenait encore debout en cet état et je regrettais de ne pouvoir lui apporter aucun soulagement. Il n'était même pas possible de poser un pansement sur l'affreuse blessure.

« Il s'avança vers moi. J'eus un sursaut; il me semblait reconnaître un sergent de ma compagnie, Moussa-Keita, un de ces Soudanais d'épopée peints par Baratier, un ancien du Chari, du Congo, du Ouadaï, du Maroc. Je voulais m'en assurer et me penchai sur sa plaque d'identité au poignet. C'était lui!

« Redressant sa haute taille, il me prit la main, qu'il porta à son front, puis sur son cœur; ensuite, il désigna du doigt sa pauvre tête mutilée. Je compris qu'il s'excusait, le malheureux, et j'interprétais ainsi son geste: « Je voudrais bien servir encore; ma volonté est à vous, Français. Je vous aime; mais je ne peux plus rien. Je vais mourir, regarde-moi. » (1).

L'officier et le brave noir se regardèrent en effet longuement, d'un regard où s'échangeaient les âmes.

« Regarde-moi! », c'est-à-dire: je n'ai pas failli au devoir et à la peine, je meurs en héros. Tous les Sénégalais qui repassèrent sur la rive gauche pouvaient en dire autant. Ils avaient jusqu'au bout accompli, par amour pour la douce France menacée, avec une abnégation sans murmure et une foi inébranlable, le suprême sacrifice. Il ne faut pas qu'on laisse la poussière d'oubli s'accumuler sur un tel holocauste.

Dans la nuit du 16 au 17 novembre, ces héros obscurs s'en allèrent vers Hoogstade. Le commandant Debievre avait ramené en cet endroit, de la Maison du Passeur, une centaine de ses hommes: 50 survivants du bataillon colonial Claudel étaient de retour déjà avec ce seul officier de leur garde meurtrière autour d'Ypres, la martyrisée.

Quand, le 1<sup>er</sup> décembre, le groupe mixte fut dissous à Gyveninchove, ce qui restait debout, après un mois, des quatre bataillons magnifiques était poignant

(1) Lettre du capitaine L...

à dénombrer. Ce résidu sublime se dirigeait ensuite sur Fréjus pour y compléter les nouvelles formations noires.

Et depuis, pendant l'expédition des Dardanelles, dans l'Aisne, sur la Somme en 1916, sous Verdun à la reprise de Douaumont et, hier, en Champagne, les tirailleurs d'Afrique ont été partout où il y avait un « coup de chien » à donner. Sans doute, les nouveaux contingents, levés et instruits en hâte, n'ont pas surpassés les prouesses de leurs aînés. Peut-être même n'ont-ils pas su atteindre toujours au courage terrible, sans lassitude et sans merci de ceux qui combattirent sur l'Yser dans une lutte particulièrement inégale et défavorable. Mais les derniers venus aussi ont largement contribué au labeur de nos plus récentes offensives. Sans déchoir de leur réputation traditionnelle qui les rend si redoutés des Allemands, ils ont ajouté quelques faits dignes de mémoire aux strophes initiales du grand poème sanglant.

LÉON BOCQUET et ERNEST HOSTEN.

## LES PROBLÈMES PACIFIQUES DU TEMPS DE GUERRE

### LA CUISINE DE DEMAIN

#### II

Cuire un aliment consiste, nous l'avons vu, à lui donner des calories qui élèvent sa température jusqu'au point qu'enseigne l'expérience culinaire, puis à le maintenir à ce point pendant un temps que précise également la pratique.

Pour résoudre les deux termes de ce problème, on peut employer la méthode, simpliste mais barbare, qui se résume à fournir des calories à l'aliment au fur et à mesure qu'il en perd, indéfiniment. Méthode d'aujourd'hui encore, espérons que bientôt elle sera ignorance d'autrefois. Une casserole dont le contenu a été amené à ébullition, je suppose, se refroidit, c'est-à-dire perd peu à peu les calories que lui a transmises le feu, si le foyer disparaît. Pour qu'elle se maintienne à la température d'ébullition, il faut que continuellement le fourneau lui redonne à gaspiller des calories, qu'elle se laisse immédiatement voler pour la plus grande part; il faut donc qu'il soit lui-même sans cesse alimenté par une source copieuse de calories, par du charbon.

Et cependant, lorsque cette casserole est arrivée à la température voulue, si l'on trouvait le moyen de la soustraire absolument à ses pertes de calories, on pourrait immédiatement éteindre le feu pour elle: telle elle se trouverait, au point de vue calorique, telle elle resterait indéfiniment. Et la cuisson se paracheverait uniquement par le temps. Or, il est possible d'empêcher un corps de perdre la chaleur qu'il possède, soit qu'il la tienne de lui-même, soit qu'il l'ait acquise d'un autre; possible d'empêcher un aliment qui a été sur le feu de se « décalorifier », de se refroidir; possible de le mettre dans des conditions telles qu'il poursuive et achève sa cuisson « sans feu ». — Cette explication fait comprendre, ceci dit en passant, qu'il ne peut y avoir de cuisson sans feu initial; pas d'appareil par conséquent qui puisse jamais justifier totalement la désignation de sans feu; pas plus qu'il ne peut exister de gélification sans refroidissement initial. Cuisson sans source de chaleur, refroidissement sans source de froid, sont évidemment des non-sens.

Quelles sont les causes des pertes de calories qu'éprouve une casserole chauffée à l'air libre? des pertes de frigories que subit un récipient refroidi à l'air libre?

#### QU'EST-CE QUE CHAUD? QU'EST-CE QUE FROID?

Pour comprendre bien la nature des appareils culinaires nouveaux dont l'emploi commence à se répandre, il nous faut raisonner pendant quelques lignes.

Un corps est *chaud*, un corps est *froid*. Nous exprimons par ces mots les sensations extrêmement variables que nous procurent certains états des corps. Quant à préciser ces sensations et par suite ces états, il ne pourra en être question pour nous que le jour où les circonstances et les systèmes nerveux seront identiques pour tous les humains, c'est-à-dire au grand jamais. Avouons donc tout de suite que, selon l'habitude, nous essayons de discuter là de phénomènes qui nous sont totalement inconnus. Soyons plus pratiques, et faisons quelques expériences.

Si nous plaçons en contact deux corps de même masse, l'un dit chaud, l'autre dit froid, nous constatons que peu à peu le chaud baisse de température tandis que le froid monte, jusqu'à un moment où ils arrivent tous les deux au même degré. Si l'un était à 50° et l'autre à 0°, et si aucune autre cause que leur contact n'intervenait, ils tendraient l'un et l'autre à acquiescer, et enfin acquiescraient la température 25°.

Puis, si aucune circonstance extérieure ne venait déranger les choses, ils resteraient indéfiniment à cette température.

Deux corps en contact sont donc, au point de vue thermique, comparables à deux vases communicants au point de vue hydraulique: leurs niveaux tendent toujours à s'équilibrer; quand ils sont arrivés à l'équilibre, ils y demeurent indéfiniment tant qu'un nouvel apport ou une fuite pour l'un ne fait varier le niveau pour tous les deux.

On comprend que, s'il s'agit non plus de deux corps de même masse et soustraits à toutes influences extérieures comme nous le supposons théoriquement, mais de deux corps de masses énormément dissemblables, l'air atmosphérique et une pauvre petite casserole, comme nous les donne la réalité, la température du corps immensément plus gros sera toujours maîtresse de la température du moucheiron métallique et la forcera rapidement à s'équilibrer avec elle. C'est pourquoi l'air extérieur, à 15° par exemple, est aussi pernicieux au ragoût qu'on veut maintenir à + 50°, je suppose, qu'au sorbet qu'on veut conserver à — 2°, puisqu'il les domine l'un et l'autre de l'immensité de ses réserves et que fatalement il les amène à capitulation, c'est-à-dire qu'il abaisse le ragoût et remonte le sorbet à sa propre température de 15°.

Que faire dès lors pour maintenir un aliment à la température qu'on lui a donnée? — Tout simplement venir à son secours, en le protégeant contre les voleurs de température.

#### L'AIR EST LE GRAND VOLEUR DE CALORIES

La démonstration étant ainsi faite de l'identité du problème en ce qui concerne la conservation de la température des aliments chauds et celle des ali-